

# BRENNUS 4.0

LETTRE D'INFORMATION DU CENTRE  
DE DOCTRINE ET D'ENSEIGNEMENT  
DU COMMANDEMENT

Octobre 2019

La remontée en puissance de l'armée française en 1813

*focus sur*  
la Garde d'honneur, un corps de cavalerie qui n'a pas le temps de s'entraîner [1]

Par le lieutenant-colonel Georges Housset, du pôle études et prospective du CDEC



## Le sens de cette histoire.

La mission principale des forces armées au repos est l'entraînement. Ce dernier permet de mettre en condition les personnels (encadrement comme soldats) et les matériels en vue de leur emploi en temps de guerre. Tout se complique lorsqu'un pays assure en même temps plusieurs types de missions opérationnelles. En France, jusqu'en 2015, la lutte contre le terrorisme était assurée par le plan Vigipirate. Aujourd'hui, l'opération Sentinelle, complément du plan précité, modifie le rythme des activités du militaire par son ampleur et sa durée. Jadis, ce dernier se déroulait dans un cycle ternaire où se mêlaient l'entraînement, l'intervention et le repos. Aujourd'hui, le rythme est quaternaire : aux trois phases précédemment citées, s'ajoute à part entière la mission Sentinelle. Depuis peu, la reprise de la préparation opérationnelle interarmes (POIA) permet de reprendre l'entraînement.

L'historicité nous apprend que les armées françaises ont été confrontées par le passé au problème d'un entraînement inadapté, sommaire ou déficient.

Aujourd'hui dans notre institution, on attribue une telle importance au « drill » qu'on a coutume de dire qu'un entraînement difficile est la condition sine qua non d'une guerre facile. L'exemple qui suit, tiré du « capital d'expérience » de nos forces terrestres au XIX<sup>e</sup> siècle, donne la mesure de ce qui peut advenir d'une armée qui peine à s'entraîner, dans le cas présent faute de temps.



## Napoléon n'est plus le maître du temps

Nous sommes au lendemain de la campagne de Russie. Le décret de création de la Garde d'honneur du 4 avril 1813 s'inscrit dans les mesures prises par l'Empereur pour mettre sur pied une nouvelle armée. Chacun des 130 départements que compte la France est assujéti à la levée d'un contingent qui correspond au dix millièeme de sa population. L'opération est confiée aux préfets. Ces derniers doivent mener de front une opération de recrutement qui s'accompagne de la mission parallèle de contracter des marchés destinés à habiller, équiper et monter leurs hommes. En attendant la confection des uniformes et les montures, les jeunes gens sont réunis au chef-lieu de leurs départements où ils bénéficient, pour la plupart d'entre eux, d'une instruction dispensée par des officiers, durant plusieurs semaines. On comprend tout l'effet d'entraînement que doit produire cette levée des classes notables qui se préparent à la guerre, sous les yeux des classes populaires qui sont spécialement amenées à contribuer à l'effort national. Mais c'est aussi pour gagner du temps que notre jeune phalange, montée et équipée de pied en cap, doit rejoindre ses dépôts (Versailles, Metz, Tours et Lyon) pour y parfaire son entraînement. Dès le début du mois de juin 1813, les premiers contingents arrivent au sein de leurs corps respectifs. Évidemment, les travaux conduits par les préfets ne sont pas toujours satisfaisants, mais les chefs de corps se frottent les mains. Ils se font fort en deux mois de former des régiments redoutables.



Napoléon n'a pas le temps d'attendre. Il vient de remporter les batailles de Lützen (2 mai 1813) et de Bautzen (20-21 mai 1813), mais faute de cavalerie légère il n'a pas pu exploiter ses avantages[2]. Dès le 7 juin 1813, il ordonne que quatre escadrons (1000 sabres) le rejoignent au plus tôt en Saxe. On obéit tant bien que mal. L'Empereur prescrit ensuite de nouveaux départs. Au mois de septembre, le

souverain des Français constate qu'il est allé trop vite en besogne et qu'il a trop exigé de cette « jeune cavalerie ». Ce sont alors quelque 17 escadrons sur 40 qui sont à l'armée avec lui. Le 23 septembre 1813, l'Empereur décide que le second échelon (23 escadrons) ne franchira pas le Rhin, afin de s'entraîner sur ses berges. Malheureusement, dès le mois d'octobre, la situation se dégrade en Westphalie, où on a un pressant besoin de troupe, alors que parallèlement, après la défaite de Leipzig, l'armée impériale harcelée dans sa marche rétrograde, reflue en désordre vers le fleuve. Il convient donc pour l'armée concentrée sur le Rhin de prendre les mesures adéquates per-

mettant de protéger son retour (verrou de Hanau). D'entraînement, il n'est alors plus question. À la mi-novembre 1813, l'armée impériale est répartie, à l'abri et en défensive le long de la rive gauche du Rhin. Napoléon estime alors que la prochaine campagne s'ouvrira au printemps. La Garde d'honneur dispose donc, selon lui, de trois ou quatre mois « pour se refaire » et parfaire son entraînement. Mais dans la nuit du 20 au 21 décembre 1813, violant la neutralité de la Suisse, les coalisés franchissent le Rhin et entrent en Alsace. L'entraînement reste un vœu pieux.

Nos gardes, à peine instruits, ratent successivement les occasions qui leurs sont données de s'entraîner. Les conséquences sont de trois ordres et affectent, à la fois, l'encadrement des corps, l'accoutumance à l'effort des hommes et de leurs montures, et finalement la capacité opérationnelle de « l'outil ».

### « La performance du commandement » et « la compréhension » en questions

Le corps des officiers n'est pas sorti indemne de la dernière campagne, loin s'en faut. Habitué à partager le sort de la troupe, le cadre a subi avec ses hommes le froid et les privations de toutes sortes. L'encadrement a fondu[3]. L'école de Saint-Germain, qui forme les officiers de cavalerie, ne parvient pas à combler les vides. Jusqu'au mois de mars 1813, elle a déjà fourni 126 élèves qui ont pris le chemin de tous les régiments de cavalerie de France et d'Allemagne. Des cadres sont retirés de l'armée d'Espagne, on procède à des promotions de sous-officiers. Enfin, on se résout à rappeler des cadres à la retraite ou retirés du service[4]. Telle est la large palette dont vont bénéficier nos quatre régiments. Si l'on résume, l'encadrement concerne des jeunes gens dont les connaissances sont théoriques, des cadres formés et des officiers qui ont, par le passé, exercé un métier qu'ils ont maîtrisé. C'est en gros la théorie des trois tiers ; la majeure partie des officiers aurait donc besoin d'entraînement. Ainsi, on relève plusieurs incidents que nous relatent dans leurs mémoires, des officiers consommés stupéfaits de l'ingénuité ou de l'incompétence de leurs pairs. Par exemple, de très jeunes officiers se font abuser par des marchands de foin lors d'une réquisition. Un garde de 28 ans leur fait observer que l'on a mouillé l'intérieur des bottes de fourrage pour leur donner plus de poids. Il y a plus grave : « je vis tomber raide mort un de mes camarades nommé Antin, tué par un lieutenant en deuxième, d'Ossonville[5] (sic) qui maniait maladroitement une de nos carabines[6] », nous rapporte un autre garde. Des officiers ne maîtrisent pas les fondamentaux des missions de la cavalerie. Ainsi, le 16 octobre 1813, le colonel d'Autancourt[7], commandant le régiment de lanciers polonais de la Garde, charge un lieutenant du 4<sup>e</sup> régiment de gardes d'honneur d'une mission de reconnaissance simple. « Étonné de son peu d'assurance, j'essayais de lui faire répéter mon ordre ; à peine s'il avait compris[8] ». Le 2 janvier 1814, alors qu'il effectue une marche rétrograde et qu'il se croit couvert par 200 de ses chevaux, le général Philippe de Ségur, chef de corps du 3<sup>e</sup> régiment de gardes d'honneur, a la surprise de voir que son détachement de flanc-garde l'a devancé ! Il explique : « leur chef d'escadron, tout novice encore, n'avait pas compris sa mission[9] ». Ce même général nous narre qu'un peu plus tard, il a dressé une embuscade au général Seslawin[10]: « Ces Russes eussent été tous enlevés,

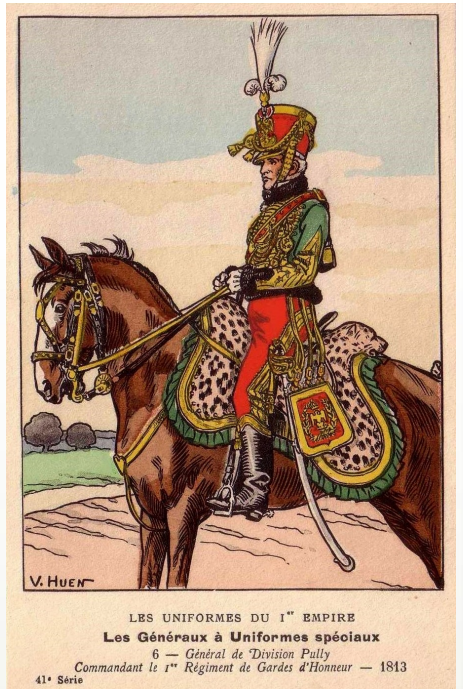
sans un geste de l'un des nôtres qui sans attendre mon ordre, dans son impatience, mis le sabre à la main[11]... »... et le général russe parvient à sauver une partie de sa troupe. Quelques officiers supérieurs, rappelés au service, donnent de la gîte. Ainsi, en Saxe, le colonel d'Autancourt s'étant déplacé au bivouac d'un escadron de gardes d'honneur qui lui est rattaché, est stupéfait de n'y trouver aucun officier. Ceux-ci, soucieux de leur confort personnel, se sont abrités dans des maisons à l'écart de la troupe. Cette dernière s'est installée sans discernement. « Je fus obligé de faire moi-même changer des pelotons placés sans aucun soin dans une prairie humide[12] », nous révèle le colonel.

## « L'endurance » du couple homme-cheval négligée, « la force morale » du cavalier entamée

Le garde d'honneur est jeune, voire très jeune. Il sort souvent d'un cocon familial où la contrainte lui est inconnue. A cette époque, les domestiques sont nombreux. Si un grand nombre de gardes maîtrisent l'équitation, leur condition les a éloignés des corvées attachées à l'entretien des montures (pansage, nourriture), celles de son armement. Du jour au lendemain, ces jeunes gens se voient contraints à se lever de très bonne heure ; ils basculent dans un monde nouveau, où l'on dort à la belle étoile, où on doit se plier à la discipline militaire alors que sa vie est en jeu. D'une manière générale, le garde d'honneur est plein d'ardeur et d'enthousiasme, montrant dans les premières marches un entrain extrême. Mais il n'a ni la résistance physique, ni la constance morale pour le soutenir longtemps. Sa bravoure n'est pas en cause, ce qui lui manque c'est l'aptitude à l'effort[13]. Or, les campagnes de 1813 et de 1814 sont une succession de marches précipitées et rapides, d'ordres et de contre-ordres, d'alertes continues... le temps est affreux : la pluie et la boue sont le quotidien du soldat. Pour comble de malheur, l'administration est déficiente et très peu de distributions (vivres, chaussures) ont lieu. En Saxe, en cinq mois, nos jeunes gens en bénéficient, en tout et pour tout que de trois et en 1814 aucune ! Inhabitué à la vie en campagne, le soldat souffre. Ainsi, la retraite de Leipzig ressemble à un chemin de croix. Dès le 19 octobre 1813, l'armée impériale entame une retraite dans des conditions difficiles (absence de nourriture, conditions climatiques défavorables, harcèlement par l'ennemi). Le moral est atteint. Le 20 octobre, les colonnes doivent franchir un défilé à Rippach (aux alentours de Lützen). L'encombrement est à son comble. Les officiers observent les hommes de la Garde impériale et les gardes d'honneur : « il fallut marcher à un et se glisser, pour ainsi dire, pour passer cet étroit défilé ». La vieille Garde franchit « lestement » l'obstacle. En revanche, la colonne des gardes d'honneur est morcelée en plusieurs fractions : « ... ils arrivèrent par deux, par quatre, par pelotons... ». Une partie des plus faibles ne parviennent pas à suivre leur régiment. Certains sont même tellement harassés à la suite de la bataille du 18 octobre 1813, qu'ils prennent asile dans les faubourgs de la ville et s'endorment dans les jardins qui l'environnent. Un grand nombre est fait prisonnier, d'autres refluent en désordre par petits groupes jusqu'au Rhin. Mais la crise morale est telle qu'ils continuent leur route pour se rendre dans leurs foyers, restant sourds aux exhortations de

leurs officiers. En effet, en cette année 1813, l'absence de cohésion se fait sentir. Les rapports entre cadres et soldats sont distendus. Les hommes se plaignent de leur encadrement : « ils se groupaient autour de moi et m'assuraient qu'ils avaient bonne volonté mais que leurs officiers ne savaient rien[14] », nous apprend le général Nansouty, commandant la cavalerie de la Garde impériale. À l'inverse, il est également vrai que plusieurs chefs se méfient de leurs hommes. Ils sont si différents de ceux avec lesquels ils ont jadis sillonné l'Europe. Ils les connaissent à peine et sont peu disposés à accorder de l'affection à ces cavaliers à peine formés, qu'il faut réveiller à trois heures du matin pour être sûr de monter à cheval deux heures plus tard et qui n'ont pas eu l'occasion de prouver leur valeur.

S'agissant des montures, la denrée est rare[15]. Les réquisitions successives ont appauvri la ressource en France (Limousin, Normandie)[16]. En principe, l'âge du cheval doit être compris entre cinq et dix ans[17], mais la réalité est sensiblement différente. Le cheval est jeune lui aussi. Il est donc peu docile [18]. Comme son cavalier, il doit bénéficier d'un entraînement spécifique. On



LES UNIFORMES DU 1<sup>er</sup> EMPIRE  
Les Généraux à Uniformes spéciaux  
6 — Général de Division Pully  
Commandant le 1<sup>er</sup> Régiment de Gardes d'Honneur — 1813  
41<sup>e</sup> Série

doit d'abord l'associer aux bruits. Le seul cliquetis de 250 sabres (un escadron) tirés de leurs fourreaux en même temps, peut provoquer la panique. On fait sonner les trompettes, aux heures de repas. Il faut les habituer aux odeurs. Par exemple, on tire des coups de pistolets à blanc, puis on fait renifler les bassinets aux bêtes. Quant à la charge proprement dite, c'est une question d'allure et il faut rester en ligne. On habitue même, en principe, les montures à piétiner des entrailles pour que dans la charge ils ne cherchent pas à éviter les cadavres, rompant ainsi la ligne et risquant de désarçonner leurs cavaliers. Le but est d'éviter la panique et la confusion. Enfin, la monture doit aussi s'habituer au poids des hommes et à celui de son paquetage. Le cheval de cavalerie légère doit être agile et endurant. On le voit bien, le couple homme-cheval ne s'improvise pas et nécessite un long apprentissage qui s'avère en partie tronqué pour les régiments qui nous intéressent.

## L'érosion de « la masse » et l'absence d'« agilité »

Le chef d'escadron d'Arbaud de Jouques (4<sup>e</sup> régiment), parti de Lyon à la tête de son escadron, est contraint de renvoyer douze de ses hommes, dont les chevaux ont été blessés, dès la première étape ! Arrivé à Bourg, il en abandonne trois autres et autant à Lons-le-Saunier, puis à Besançon cinq autres, à Stras-

bourg sept et entre Francfort et Gotha huit ! Les montures, peu habituées à la fatigue, s'usent d'autant plus que leurs cavaliers sont inexpérimentés et eux-mêmes inaccoutumés à l'effort. On marche en effet, dès trois heures du matin, dans l'obscurité la plus complète. Les jeunes gens encore endormis roulent sur leur selle et par suite, occasionnent des blessures à leurs chevaux. En dodelinant de droite et de gauche, ils échauffent leurs montures de plus belle. Le 18 août 1813, arrivé à Leipzig, le général qui commande les gardes d'honneur indique au ministre : « j'ai beaucoup de chevaux fatigués et je crains bien d'être obligé d'en laisser ici[19] ». À partir du 30 août 1813, les gardes d'honneur évoluent autour de la ville de Dresde. Ces derniers ne participent pas à d'engagements sérieux, mais marches et contremarches se succèdent dans le froid, sous la pluie, dans la boue. Cette jeunesse, qui plus est mal nourrie, souffre et ses montures sont ruinées. À la date du 15 septembre 1813, on compte avec l'Empereur 1529 gardes d'honneur. Sur le nombre, 446 sont inaptes au combat, ce qui représente 31,6 % de l'effectif. À la date du 1<sup>er</sup> octobre de la même année, sur 1524 hommes, 558 ne sont pas sous les armes. On atteint alors 42 % d'indisponibles. Le 15 octobre 1813, les indisponibles sont au nombre de 625 ; on atteint les 44 % !

Le 30 août 1813, le jour même de la victoire de Dresde à laquelle les gardes d'honneur ne participent pas, le souverain des Français témoigne son désir de voir manœuvrer, pour la première fois, son corps d'élite (six escadrons présents). « Lorsqu'on fit faire quelques à droite par quatre, quelques demi-tours à gauche par quatre, il n'en fallut pas davantage pour nous embrouiller[20] ». Après cette sorte d'échauffement, une manœuvre très appréciée de l'Empereur est commandée : « ... c'était par les pelotons des ailes en arrière du centre, passez le défilé. À un commandement aussi nouveau qu'étranger pour nous... nous nous regardâmes tous pendant un instant, et puis nous voilà partis un peloton d'un côté, l'autre d'un autre, malgré les cris de nos officiers... l'Empereur conservait un sérieux glacé[21] ». Le souverain des Français prend conscience qu'il a fait preuve d'un trop grand optimisme, d'où sa sage décision concernant le « deuxième échelon » de la Garde d'honneur.

Le 18 octobre 1813, troisième jour de « la bataille des nations », 2600 gardes d'honneur sont en bataille avec la Garde impériale[22] (dernière ligne). Leurs chefs font part de leur inquiétude au général Nansouty, qui commande la Garde impériale. « Le peu de connaissance qu'ils ont des manœuvres et leur défaut d'ensemble peut porter le désordre dans leurs rangs et les perdre » signalent-ils[23]. D'ailleurs, l'Empereur, lui-même, les fait reculer à deux reprises durant la bataille. Un garde d'honneur[24] écrit dans ses souvenirs : « Napoléon en général fort habile et qui connaissait parfaitement l'art de disposer son armée avant la bataille, tira le meilleur parti possible de la Garde d'honneur. Il la fit mettre en réserve appuyée de tous côtés par la vieille Garde. Il la plaça de manière qu'elle pût être vue distinctement par l'armée ennemie... Quelques officiers supérieurs des alliés m'ont raconté à Francfort que la vue d'un corps de cavalerie qui paraissait formidable et que l'on croyait en état de faire une charge décisive causa quelque incertitude dans les mouvements de la partie des forces alliées qui

leur étaient opposées ». En fin de journée, le corps accompagne la Garde impériale dans son mouvement offensif mais, de charge, il n'est pas question.

Ceci étant, douze jours plus tard, à Hanau (30 octobre), la jeune phalange se comporte admirablement en supportant une charge des bavarois qui vient de repousser celle des grenadiers à cheval de la Garde impériale. Plus tard, pendant la campagne de France, nos jeunes gens se couvrent de gloire à Vaucouleurs (18 janvier), à Wassy (29 janvier), à la Rothière (1<sup>er</sup> février), à Montmirail (11 février), à Château-Thierry (12 février), à Meaux (27-28 février), à Reims (13 mars), à Arcis-sur-Aube (20 mars), à Saint-Dizier (22 mars) et à Paris (30 mars). Mais ces régiments n'adoptent aucune formation réglementaire : ni celle des formations en colonne par quatre (quatre cavaliers de front), en colonne par pelotons ou encore en colonnes par compagnies, ni aucune formation en ligne (l'escadron est sur deux rangs). Ils ne connaissent que l'ordre lâche, c'est-à-dire en fourrageurs ou en tirailleurs (formation adaptée pour les missions de reconnaissance, pour harceler l'ennemi), et l'ordre... irrégulier, incapables d'adopter une formation quelconque. L'aspect qu'ils offrent est celui d'une nuée de cavaliers, en pagaille. C'est le principe de la charge massive, serrée dont on attend l'effet du choc. Mais les conséquences en sont aussi les pertes sévères. La charge est importante, mais le repli également. Il doit se faire en bon ordre et prestement effectué au milieu des fantassins ennemis. C'est aussi un mou-



vement qui se travaille. Nos régiments l'ignorent évidemment. Ainsi, à Reims, après une charge victorieuse, à un contre huit, le 3<sup>e</sup> régiment de gardes d'honneur, acculé sous les murs de la ville, est incapable de se replier en bon ordre et se fait fusiller des remparts tenus par l'ennemi. Il connaît une hécatombe.

## Conclusion

En 1813, Napoléon ne dispose plus d'une véritable liberté d'action. Nos jeunes gens, qui ont quitté leurs dépôts, montant des chevaux qu'ils méconnaissent et qu'ils craignent même parfois, sont expédiés aux escadrons de guerre, tout juste après avoir pris connaissance de l'élémentaire de leur nouveau métier. Ils n'ont pas le temps de se livrer à un entraînement méthodique. Ils côtoient bientôt leurs camarades artilleurs qui servent des pièces dont ils ignorent l'exacte manœuvre et pour lesquels ils n'ont pas d'affection et ils sont au contact de fantassins qui portent des fusils, mais qui les utilisent peu et auxquels ils ne vouent aucun respect.

Dans la narration qui précède, le défaut d'entraînement a une influence sur plusieurs facteurs de supériorité opérationnelle, perturbant leur efficacité dans le rôle qu'ils sont censés jouer dans la conquête et la conservation de l'ascendant sur l'adversaire. Le problème est que les facteurs de supériorité opérationnelle étant plus ou moins moteurs les uns par rapport aux autres, leur interaction provoque une diminution mutuelle de leur efficacité. À y regarder de près, c'est sans doute le cas de « la masse », qui s'érode au fil du temps, qui est le plus préoccupant. Or, à cette époque déjà, c'est elle qui permet d'obtenir la rupture... et on sait comment finit l'histoire. En affectant « la puissance » des forces amies, le manque d'entraînement diminue l'effet de « la destruction de l'ennemi », ce qui complique la domination que l'on veut exercer sur l'adversaire. La démonstration est faite : « Entraînement difficile, guerre perdue ».

[1] Il n'est pas question ici de traiter des « Marie-Louise », cavaliers novices, auxquels il faut tout apprendre, c'est-à-dire non instruits et levés en 1814. Le corps qui nous intéresse concerne des enfants de classes aisées (10 000 hommes répartis en quatre régiments), en principe fils de nobles ou de la riche bourgeoisie qui, dès la prime enfance, ont été familiarisés aux exercices d'équitation. Pour cette jeunesse dorée cet art fait partie intégrante de l'éducation. Au XIX<sup>e</sup> siècle, il n'y a pas de noble terrien qui ne dispose de quelques chevaux à l'écurie. C'est d'ailleurs pratiquement le seul moyen de déplacement, tant les chemins sont rares et défoncés. Or, l'institution du Remplacement (loi du 28 germinal an 7) a permis, en quelque sorte, la mise en réserve de cette élite, puisqu'elle a autorisé les conscrits tirés au sort de présenter, à leur place, des volontaires de 18 ans au moins et de 20 ans au plus. Il s'agit donc, en théorie, d'une cavalerie opérationnelle fin prête qui est appelée dans la Garde d'honneur. On peut ajouter que pour une partie au moins de ces jeunes gens, le maniement du sabre n'est pas méconnu, de même que l'usage du pistolet.

[2] En effet, le contexte stratégique où évoluent les troupes : cette grande plaine d'Allemagne centrale, dont Napoléon connaît les moindres accidents et où il a si souvent vaincu, est propice à la manœuvre, donc à l'usage abondant de la cavalerie. Selon lui « la cavalerie doit être dans une armée en Flandres et en Allemagne, le quart de l'infanterie ». Or, à la fin de l'armistice, la cavalerie française représente 10 % de l'armée (34 000

hommes), tandis que la cavalerie alliée représente le quart de ses effectifs (85 000 hommes). Picard (E., Lieutenant-colonel), « Préceptes et jugements de Napoléon », Paris, Nancy, Berger-Levrault, 1913.

[3] Le 11<sup>e</sup> régiment de hussards et le 6<sup>e</sup> régiment de lanciers, par exemple, ont laissé plus de 50 % de leurs cadres en Russie. Statistiques tirées de l'ouvrage de F.G. Hourtoulle, « Ney le brave des braves », Paris, Limoges, Charles Lavauzelle, 1981. Le 26 mars 1813, le général de Lauriston qui commande le corps d'observation de l'Elbe, rend compte au ministre de la guerre qu'il lui manque 83 capitaines et 73 lieutenants (archivesVincennes C<sup>2</sup> 141).

[4] Selon Napoléon, la cavalerie « a besoin de plus d'officiers que l'infanterie » (Correspondances de Napoléon I<sup>er</sup> tome XXV).

[5] Dupont d'Aubevoye (Marie-Thomas-Eugène, marquis d'Oysonville).

[6] Wismes (baron de), « Journal du marquis Alexandre de la Roche Saint-André, gardes d'honneur de l'Empereur (1813-1814) », document inédit, s. l. n. d.

[7] Autancourt (Pierre, baron d'), futur général.

[8] Archives de Vincennes, 1M 2331.

[9] Ségur Philippe (comte de), « Du Rhin à Fontainebleau », Londres, Nelson, s. d.

[10] Chef de partisans.

[11] Ségur (Philippe, comte de), « Du Rhin à Fontainebleau », Londres, Nelson, s. d.

[12] Archives de Vincennes, 1 M 2331.

[13] On ne peut s'empêcher de noter, à deux siècles près, les similitudes entre ces soldats et ceux d'aujourd'hui.

[14] Archives de Vincennes XAB 47. Nansouty à Clarke, le 7 décembre 1813.

[15] Au mois de janvier 1813, 15 000 chevaux ont déjà été réquisitionnés.

[16] On va les chercher en Bavière, en Suisse, dans la Frise ou dans le Grand-duché de Wurtzbourg.

[17] « ... sous quelque prétexte que ce soit, je ne veux pas de chevaux qui n'auraient pas cinq ans accomplis... » ordonne l'Empereur. « Préceptes et jugements de Napoléon », Paris, Nancy, Berger-Levrault, 1913.

[18] On compte au moins une dizaine de gardes, tués ou estropiés à vie, à la suite d'un mauvais coup de pied de cheval.

[19] Archives de Vincennes C<sup>2</sup> 154.

[20] Depréaux (A.), « Itinéraire d'un brigadier du 2<sup>e</sup> régiment de gardes d'honneur pendant la campagne de Saxe »,  *carnet de la sabretache*, 1924.

[21] Depréaux (A.), « Itinéraire d'un brigadier du 2<sup>e</sup> régiment de gardes d'honneur pendant la campagne de Saxe »,  *carnet de la sabretache*, op. cit.

[22] L'augmentation de l'effectif est due à l'arrivée en Saxe d'escadrons venus de France.

[23] Archives de Vincennes 1 M 2331.

[24] Boymans (J.A.), « Le garde d'honneur ou épisode du règne de Napoléon Buonaparte », Bruxelles, Weisenbruck, 1822.